



Extrait de : *Le secret de la mine* (éditions L'Harmattan)
Angeline BOSMAHER

Les deux héroïnes, Angeline et Christine, deux sœurs, font la connaissance de leur cousin : derrière l'apparence d'un Prince Charmant, se cache un être diabolique et dangereux.

Pour l'instant, Antoine ne s'est pas aperçu de notre présence et continue à retourner la terre avec vigueur. Lorsque nous approchons, nous sommes fascinées par le charme du visage. Des cheveux sombres tombent en boucles sur sa nuque et encadrent des traits qu'on aimerait peindre au fusain : un nez droit, une bouche charnue, des pommettes insolentes, des yeux ambrés aux cils soyeux. Je crie assez fort :

– Bonjour, Antoine.

Surpris, il pose lentement ses yeux sur nous et dans son regard, je vois quelque chose qui chavire, l'expression d'un grand vide, presque effrayant. Christine a un mouvement de recul :

– Viens Angeline on retourne près de la maison, maman nous a conseillés de ne pas nous éloigner.

Je ne sais pas pourquoi ma sœur désire quitter ce lieu. Pressentiment peut-être ? Elle me saisit la main et m'entraîne. Mais Antoine bondit dans l'allée avec une souplesse de félin et nous dit :

– Suivez-moi. Antoine va vous montrer quelque chose.

Je commence à lui emboîter le pas, captivée par cette beauté hors du commun. Il nous guide jusqu'à une cabane de jardin dans laquelle il nous invite à entrer. A l'intérieur, des clapiers occupent tout un pan de mur, dans une rigueur géométrique. Antoine nous montre ses lapins avec fierté. Les petits museaux blancs, gris, roux, tachetés se précipitent derrière le grillage. Des bottes de foin, parfaitement calibrées s'entassent çà et là sur le sol, formant par endroit des sièges confortables pour s'asseoir. Ma sœur se détend enfin et sourit devant toutes ces pelotes de poils doux. Antoine ouvre l'un des clapiers, écarte la paille, soulève une petite trappe et retire de la cache un coffret de bois qui sent la moisissure. Silencieux, en nous guidant de ses mains, il nous oblige à nous asseoir sur les bottes de paille et pose le coffret sur les genoux de ma sœur qui trouve la situation de plus en plus inquiétante. À nouveau, je partage sa peur. Le coffret est rempli de babioles hétéroclites : des bijoux de pacotille, des vieilles pièces de monnaie, des dés à coudre, des vis, des clous et des dizaines de boutons de toutes les formes et de toutes les couleurs. Malgré sa crainte, Christine se laisse séduire par ce trésor et je vois ses doigts menus farfouiller avec délice dans cet amas de pacotille. De temps à autre, elle fait émerger une trouvaille plus belle que les autres et me la montre. Ce qui fait rire Antoine.

– Trésor... Trésor... Antoine a trouvé un trésor...

Son rire est grotesque, obscène. Il vient du fond de la gorge et semble appartenir à quelque animal tapi au fond de son ventre ou à quelque mécanique détraquée. Nous nous regardons avec perplexité. Quand il détourne la tête, je visse l'index sur ma tempe pour faire comprendre à Christine que je le trouve un peu dingue. Elle sourit malgré tout mais soudain je la vois pâlir car dans ses doigts, elle tient une bague d'argent noirci, sculptée d'une tête de mort. Elle me la montre pendant qu'Antoine répète inlassablement :

– Bague à papa... Bague à papa...

Au creux de mon estomac, un grand seau d'eau glacée vient de se renverser. Christine subtilise discrètement la bague, referme le coffret et le tend à Antoine qui se précipite pour le cacher à nouveau. Je me sens de plus en plus mal à l'aise, ma sœur est livide. Antoine ouvre une nouvelle cage puis une autre encore et plonge à chaque fois son bras dans le coin le plus reculé pour en tirer des bébés lapins. Il commence à nous en donner un, puis deux, puis trois...

Nous sommes obligées de croiser nos bras sur la poitrine pour retenir toutes les petites bestioles. Christine, affolée, lui crie :

– Arrête, tu vois bien qu’ils vont tomber !

– Pas crier... Pas crier...

Antoine met les mains sur ses oreilles pour ne plus entendre. Ensuite il pose une autre boule de poils dans les bras de ma sœur. Paniquée, elle lâche tous les lapins qui dégringolent sens dessus dessous au milieu des bottes de foin.

– Pas faire mal aux lapins, pas faire mal aux lapins...

Antoine répète inlassablement la même phrase en essayant de rattraper les petites bêtes. J’en profite pour déposer à terre ceux que je tiens encore et pousse ma sœur vers la sortie. Brutalement, il s’élance dans notre direction pour nous empêcher d’ouvrir la porte. Terrorisées par cette masse compacte qui bloque l’issue, d’un même élan, sans même nous concerter, nous poussons violemment Antoine sur le côté. L’impensable alors se produit, sa main actionne un couteau dont la lame se déplie avec un claquement sec. Onde de choc et terreur totale. Le métal acéré et froid nous frôle avec une rapidité funeste. Je ne sais comment, dans un ultime mouvement de peur, nous parvenons à sortir de l’appentis. La porte se referme derrière nous mais nous entendons le bruit mat de la lame se ficher dans le bois.

Courir... Courir... Ne pas se retourner et courir. Nous ne voyons plus rien, nous n’entendons plus rien que le battement incongru de nos cœurs en train d’exploser. À l’aveugle, les larmes ruisselantes, nous continuons à courir et retrouvons l’allée qui nous a conduits tout à l’heure vers ce prince diabolique. Nous nous arrêtons enfin, épuisées et hors d’haleine, sur un banc de fer forgé près d’une pièce d’eau nichée dans la rocaïlle. Des plantes aquatiques de toutes sortes mêlent leurs longues tiges souples et ombrent avec subtilité les nénuphars qui déploient leurs feuilles à la surface de l’eau. Nous osons à peine regarder derrière nous, mais le silence du lieu est juste troublé par le gargouillis d’une fontaine. Antoine ne nous a pas suivies. J’observe ma sœur. Dans son regard, la terreur me parvient comme un écho à la mienne. Ses joues sont blanchies par les rigoles de larmes salées qui continuent à ruisseler. Je lui prends la main et suis saisie par l’humidité glaciale de sa paume. Elle me dit d’une voix à peine audible :

– Il est fou, complètement fou ! Il faut l’enfermer d’urgence. Pour un Prince Charmant nous sommes gâtées !

– Quelle horreur, j’en tremble encore. Il faut raconter tout ça à maman et aussi à Anna. Je ne sais pas si elle réalise l’état de son fils.

– Sûrement pas, sinon, elle ne nous aurait pas dit d’aller le voir.

Nous restons là, prostrées. Enfin, je brise le silence :

– Viens, il faut y aller et surtout reprendre notre calme.

– Ça va être dur, j’ai l’impression d’être un cheval emballé !

Quand nous arrivons à proximité du perron, nous entendons des bruits de chaises. Les femmes doivent avoir fini de discuter, mais en nous approchant, nous percevons les dernières paroles d’Anna :

– Voilà, je vous ai tout raconté. Vous savez maintenant que ce n’est vraisemblablement pas la guerre qui a tué votre fils. Bien sûr, je n’ai aucune preuve, mais lorsqu’on vit avec quelqu’un il y a des comportements et des signes qui ne trompent pas, surtout quand une forte fièvre le fait délirer et que certaines paroles lui échappent. Ce qui est sûr, c’est qu’Antoine est le cousin de vos petites filles, Mme Marchetti.

Ma sœur est révoltée :

– Tu parles d’un cousin ! Un vrai danger public oui ! Il est complètement demeuré.

Nous n’avons pas le temps d’en dire plus, car la porte s’entrebâille et les trois femmes apparaissent, les yeux graves, embués.

Quand nous prenons le chemin du retour, le silence est pesant, car chacune porte en soi le fardeau des secrets. Devant les visages tristes des deux femmes, nous ne racontons rien. Rien. La fin de cette journée se déroule avec un goût amer. « Ce n’est pas la guerre qui a tué votre fils... ».

Les paroles d’Anna font comme une petite ritournelle dans ma tête. Si ce n’est pas la guerre ? Qui d’autre alors ?